Deuxième Année. N° 46 — Le Numéro : 0 fr. 25 — Jeudi 14 Novembre 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraisasnt tous les Jeudis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an
5 fr. pour six mois

Directrice : Colette REYNAUD ✡ Rédactrice en Chef : Louise BODIN
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (Ier)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an
6 fr. pour six mois

Récents progrès de la question féministe

Deuxième Conférence prononcée par Louise Bodin à la matinée artistique et littéraire de la *Voix des Femmes*.

Mes chères Amies, mes chères Camarades,

Depuis notre dernière réunion dans laquelle je tentai de vous expliquer le but de la Voix des Femmes, *l'Idéal qu'elle poursuit, les moyens qu'elle préconise pour le réaliser, dans laquelle je réclamai l'union de vos esprits, de vos énergies, le don de vos cœurs, il s'est passé des événements d'importance capitale — événements d'ordre généraux, événements d'ordre particulier qui tous atteignent les femmes dans leurs grands intérêts humains, et dans leurs intérêts féminins.*

Les Allemands, affaiblis et battus, ont demandé un armistice et l'ouverture de négociations de paix. Nous vivons depuis plusieurs semaines dans l'immense, dans le palpitant espoir d'une paix possible et prochaine. Nous pouvons envisager la délivrance de centaines de milliers des nôtres, de millions d'êtres humains, la suppression de la souffrance qui torture depuis des années des nations entières, nous pouvons envisager la libération de nos territoires envahis. Nous pouvons envisager la Paix au visage divinement lumineux. Certes ce peut être une stupeur pour nous de constater que le retour de la Paix, après un si sanglant exil, n'a pas été accueilli par une ivresse collective, par une joie générale, et que les puissances conservatrices se sont liguées chez nous en France pour faire une campagne exaspérée contre la radieuse revenante, campagne de presse, campagne d'affiches, campagne de brochures, campagne de bluff patriotique, comme au temps les plus tristement fameux du plus dangereux nationalisme.

Voici trop longtemps que nous désirons la Paix de toutes les forces de notre âme, convaincus que nous sommes, que c'est d'abord la mort qu'il faut arrêter à tout prix et, avec la mort, la ruine et la destruction, convaincus que nous sommes que c'est Léon Werth qui a raison lorsqu'il dit avec sa vigueur habituelle : « Aucune des modalités politiques, diplomatiques, territoriales ou commerciales de la Paix ne vaut la mort d'un homme » pour que nous ne soyons pas dans l'attente la plus fervente, la plus anxieuse, dans la crainte la plus tourmentée que cette fois encore nous ne retombions dans l'Enfer où il faut laisser toute espérance... Car, si la Paix est d'abord et avant tout la grâce de peuples innocents condamnés à mort, la grande réorganisation du monde dans la justice et le bon sens, elle est aussi pour nous toutes, les femmes, l'aube de notre victoire.

Comme l'a écrit notre Séverine dans un bel article de la Vérité, *la Paix est le retour de notre liberté, la reprise de nos droits La Paix est la fin du régime du baillon, la suppression des prétextes à rigueur. On ne pourra plus nous imposer silence au nom de la défense nationale. On ne pourra plus nous traiter de défaitistes puisque la défaite n'est plus possible, puisque nous sommes victorieux. Et nous pourrons en toute sérénité parler au nom de la fraternité, réclamer au nom de la maternité.*

En même temps que la succession d'aussi formidables péripéties du grand drame planétaire, la question féministe a fait de notables progrès depuis deux mois. Ne m'objectez pas qu'elle est bien petite et bien limitée auprès de l'immense crise qui embrasse l'infini car le Président Wilson l'a déclarée lui-même vitale et pour la réussite de la guerre et pour la solution des grands problèmes d'après guerre. « Je crois, dit-il, que notre salut dépendra de la participation directe et désintéressée des femmes dans nos conseils. Sans leurs lumières, nous ne serions qu'à demi-éclairés. »

Autorisée par une telle voix, émanation de la conscience la plus haute dont puisse se glorifier l'Humanité en un temps où les consciences se raréfièrent jusqu'à l'asphyxie, la Voix des Femmes *s'enhardit et plus que jamais veut se faire entendre.*

Vous le savez, mes chères amies, en France on aime bien les femmes. On les aime un peu moins qu'en Turquie, mais

enfin on les aime bien tout de même. En Turquie on les aime tellement qu'on les enferme et qu'on les enveloppe pour que personne ne puisse les voir. En France, au contraire, on les montre assez volontiers en les priant de ne pas craindre « d'en » montrer. Autrefois, au temps des rois, lorsque les rois daignaient venir respirer un petit air roturier dans notre république, on leur offrait la vue d'un parterre et d'une corbeille où Vénus, Flore et Pomone avaient prodigué tous leurs trésors et sinon exclusivement leurs primeurs, du moins leurs fleurs et fruits les plus coûteux. Et le sultan songeait : « Evidemment les Français n'ont pas la même manière que nous d'aimer leurs femmes, mais ils les aiment bien tout de même et leur manière est bien agréable pour les étrangers. »

Bref, les Français ont l'orgueil de leurs femmes. Ils ont l'orgueil de leur charme et de leur grâce et ils désirent pardessus tout contribuer à l'entretien de ce charme et de cette grâce. Ainsi ne croyez pas que s'ils donnent aux ouvrières de la ruche dans laquelle trônent les reines du grand monde, du théâtre et de la galanterie des salaires insuffisants pour vivre, ce soit par méchanceté ou par avarice. Pas du tout. C'est parce qu'ils veulent pouvoir leur offrir eux-mêmes ce qui leur manque et leur donner des chances à toutes de devenir des reines du théâtre, de la galanterie et même du grand monde.

Elles n'ont qu'à s'adresser à eux. Ils feront le nécessaire pourvu bien entendu qu'elles soient jeunes et gentilles. De même, lorsqu'elles réclament contre l'injustice, contre la souffrance, contre des misères matérielles ou morales dues à des inégalités sociales, les Français n'ont garde de permettre qu'elles prennent elles-mêmes la peine de faire cesser ces inégalités. Ne sont-ils pas là, eux qui sont ministres, députés, fonctionnaires puissants. Voyez-vous les femmes obligées de lutter elles-mêmes pour obtenir l'égalité et autres fariboles économiques et sociales ! Que deviendraient leur charme et leur grâce dans cette lutte barbare ? Voyez-vous les femmes astreintes à la cuisine des lois ? Elles s'abîmeraient leurs jolies mains. Les hommes préfèrent être leurs cuisiniers.

Ils sont là pour réaliser tous leurs souhaits, pour satisfaire tous leurs besoins, pour les gâter, pour les combler, pourvu bien entendu qu'elles soient jeunes et gentilles. Les autres, celles qui ne sont pas gentilles, ni jeunes eh ! bien tant pis pour elles : elles ont les arsenaux, les usines, les machines, les métiers, les cabarets, les familles nombreuses, les maladies, la pauvreté. — Elles ne risquent pas de perdre leur charme et leur grâce. Le charme et la grâce ne peuvent se perdre en France, quand on les possède, que par l'exercice des droits politiques.

Heureusement, mes chères amies, le Président Wilson est un homme qui n'aime pas les femmes, du moins ne doit-il pas les aimer, car ça lui est bien égal que leur charme et leur grâce disparaissent dans l'urne électorale. Et voici un Français qui est comme le Président Wilson — un Français qui n'aime pas les femmes ! Ce phénomène est M. Louis Martin, sénateur du Var. Ces deux bourreaux, le Président Wilson et M. Louis Martin ont inventé que les femmes étaient assez grandes pour avoir des volontés à elles, des opinions à elles ; qu'elles étaient mûres — comme c'est aimable — pour l'indépendance et la liberté ! Ces monstres demandent aux femmes de faire un effort pour réfléchir, pour se grouper, pour devenir un élément agissant dans les affaires de la nation. Ces tortionnaires prétendent que les femmes doivent jouer dans les démocraties les mêmes rôles que les hommes et être placées sur le même pied qu'eux !

Le sénateur Louis Martin a exposé toutes ses idées en un rapport destiné à être lu et discuté au Sénat. Le rapport de M. Louis Martin est un exposé historique des aptitudes, des capacités, du caractère féminin et du rôle joué par les femmes depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Il réfute toutes les objections habituelles faites et refaites, dites et redites, sassées et ressassées par des adversaires des droits politiques de la femme. Il dit qu'il s'agit d'une grande vérité morale qui est aussi une grande vérité politique et il conclut par cet article unique « aussi sobre qu'impressionnant » selon le jugement de M. Jean Finot directeur de la Revue, *féministe de longue date.*

ARTICLE UNIQUE

La femme française, à partir de 25 ans révolus, a le droit de figurer sur les listes électorales de la commune où elle remplit les conditions de résidence exigées par la loi. Ce droit est soumis aux diverses causes de déchéance énumérées dans l'article 15 du décret du 2 février 1851.

La femme dont le nom figure sur les listes électorales d'une commune peut être, à l'occasion des élections sénatoriales, nommée déléguée par le Conseil municipal de ladite commune.

Vous entendez bien qu'il s'agit du suffrage intégral. Le sénateur Louis Martin part de ce principe qu'il est plus facile de tout obtenir d'un seul coup que par morceaux, que la théorie des petits paquets n'a jamais rien valu qu'il est difficile d'obtenir un effort nouveau lorsqu'un petit effort a été réalisé, qu'après le suffrage municipal, tout sera à recommencer et qu'il faudra soutenir les mêmes luttes, combattre les mêmes arguments pour enlever le suffrage départemental puis le suffrage national. Et M. Louis Martin ne craint pas les réprobations des femmes féministes déjà prêtes à dénoncer le maximalisme — oh ! inconscient — du groupe féminin qui fait campagne pour le suffrage intégral. M. Louis Martin accepte le risque d'être accusé de maximalisme.

Si vous réfléchissez, mes chères amies, que cet article qui tend à faire triompher en une fois l'émancipation politique de la femme est l'œuvre d'un sénateur, et que c'est le Sénat qui va être appelé à en juger, vous ne trouverez pas excessif que j'affirme qu'il s'agit là d'un événement historique.

A la Chambre des députés nos parlementaires suivent le mouvement, mais avec moins d'entrain. Ils se montrent plus timorés que M. Louis Martin. Il faut croire que les députés, étant plus jeunes que les sénateurs, gardent pour les femmes des sentiments tendres qui les inclinent à retarder leur émancipation. M. Pierre Flandin, rapporteur de la question, et la commission du suffrage ont seulement demandé l'électorat aux conseils municipaux, conseils d'ar-

rondissements et conseils généraux. Ils ont fixé la condition d'âge de trente ans. Il est vrai qu'ils ont demandé l'éligibilité aux conseils municipaux. Il est vrai aussi que les députés peuvent objecter qu'ils n'ont pas à être plus féministes que les féministes puisque l'Union pour le suffrage des Femmes, groupement officiel en France des suffragistes, se borne à demander l'électorat au conseil municipal. Et il est juste de dire que M. Magnez, député de a fait une proposition de suffrage intégral avec quelques cas d'exception. Mais vous voyez que, si les femmes mûrissent, la réforme mûrit également, et qu'il est nécessaire, urgent d'affirmer, comme nous le faisons ici, en ce moment même, que pas une femme ne saurait se désintéresser de ce grave débat qui va décider de son avenir.

Enfin M. Louis Martin, sénateur du Var, ne paraît pas inquiet de voir les femmes obéir exclusivement et aveuglément à leur confesseur. Il ne paraît pas inquiet de les voir renverser le char de l'Etat dans le fossé à droite, fossé d'où il a fait lui-même récemment, à propos de l'affaire Malvy, un courageux effort pour le tirer. Il ne réclame pas d'enquête préalable avant d'accorder le droit de vote aux femmes, enquête inventée en désespoir de cause pour tâcher d'éviter ou de reculer un acte de justice auquel ne peuvent se résoudre les anti-féministes. Il est nécessaire de s'expliquer là-dessus, car il ne faut avoir l'air d'éluder aucun des points de la controverse.

Nous voulons bien accorder le droit de vote aux femmes, à condition d'être sûrs qu'elles voteront comme nous désirons qu'elles votent, disent les partisans de l'enquête. — A vrai dire jusqu'à présent il m'apparaît surtout que les partisans de l'enquête se résument en son inventeur qui est le brillant misogyne M. J. Ernest-Charles.

Que pensent les femmes, que penseront-elles, pour qui voteront-elles ? s'interroge-t-il soucieusement. Il est nécessaire d'être fixé là-dessus — parce que voyez-vous, si les femmes ne votent pas comme nous désirons qu'elles votent, si elles s'avisent d'être indépendantes, eh bien ! elles ne voteront pas. Et vivent le droit et la liberté de pensée ! Mais d'abord qui la fera cette enquête ? Ceux dont la douce philosophie, le courage civique ou le désintéressement notoire ont laissé depuis quatre ans en France la République imiter à peu près le café du bien-aimé Louis XV lequel comme vous savez f...ichait le camp ! Quelle autorité auront-ils et pourquoi leurs opinions, leurs principes seront-ils, si je puis dire, les opinions et les principes étalons ?

En réalité les hommes et les femmes sont beaucoup moins différents qu'on ne le croit. La guerre a serré les uns contre les autres, sur un espace assez restreint, des millions d'hommes qui ont pu se connaître et s'observer. Certains d'entre eux ont été stupéfaits de constater à quel point il y en a peu de réellement affranchis, de réellement républicains, de réellement libre-penseurs, de réellement acquis à la pensée libre. Mais ceux-là, aussi nombreux soient-ils, ne sont cependant pas le nombre et ils ne peuvent empêcher l'ensemble d'appuyer à gauche. Mon Dieu, il y appuie cahin-caha, je le sais bien, mais enfin il appuie à gauche. Je pense qu'il en sera de même lorsqueles femmes voteront.

A qui ferez-vous croire que les 684.000 ouvrières des usines de guerre et les autres centaines de milliers d'ouvrières de toutes les usines et de tous les ateliers et les autres milliers de femmes qui gagnent leur vie, qui peinent et qui souffrent voteront pour l'autel et pour le roy. Et rien ne prévaudra contre le nombre. Ce sont elles qui sont la force vive de notre population féminine. Elles voteront pour ceux qui leur offriront un programme de lois sociales dirigées contre les injustices et les inégalités sociales, de lois de protection de l'enfant, de la jeune fille, de la fille-mère, de lois contre l'alcoolisme, contre l'exploitation des faibles, contre le monstrueux égoïsme des privilégiés, des lois d'hygiène et d'assistance, une répartition plus équitable et plus généreuse de l'air pur, du soleil, de la santé, des loisirs, des richesses matérielles et morales, des joies de l'esprit et de l'âme, de tout ce qui constitue ici-bas le pauvre bonheur humain. Elles voteront pour ceux qui seront humains. Et ce programme-là n'est le programme que des députés vraiment républicains. Et je ne crains pas d'affirmer que si, comme le dit M. Louis Martin, le droit de vote accordé aux femmes est une grande vérité morale, il se confond aussi avec l'intérêt véritable de la République. Et cela n'est pas par hasard que les gens de la droite lui sont résolument hostiles.

Mes chères amies, j'ai insisté longuement sur ce droit de vote parce que, dans l'état actuel du féminisme, c'est lui qui est pour ainsi dire la clé dans la serrure. Mais je dis et je répète qu'il est un moyen non une fin. Comme disait Karl Marx dans son appel à l'union internationale des travailleurs, « La conquête du pouvoir politique est devenue le premier devoir des travailleurs, mais le grand but poursuivi est l'émancipation économique de la classe ouvrière. »

Notre grand but c'est l'émancipation économique et sociale des femmes. Le bulletin de vote n'est pas un talisman, il n'a donné aux hommes ni la liberté, ni l'égalité, ni hélas ! la fraternité, mais tout de même il a permis quelques améliorations du sort des plus malheureux d'entre eux : il leur a donné certaines garanties, il leur laisse certains espoirs. Il est plus ou moins l'affirmation de leur volonté, l'expression de leurs opinions, l'instrument de défense de deurs intérêts.

Ce n'est pas sans une profonde tristesse et une profonde pitié que nous observons ce que quatre années de guerre ont pu faire de la femme, le rôle auquel elles ont pu la réduire.

M. Pierre Hamp a publié à ce sujet de beaux et poignants articles dans l'Humanité. Les besognes dures de l'arrière déciment la population féminine. Le travail auquel on a astreint les femmes depuis la guerre est leur ennemi. C'est une chose pitoyable, dit M. P. Hamp, qu'une femme empoussiérée, noircie, nettoyant une locomotive ; que dire des nettoyeuses du métro, de toutes celles qu'on appelle si bien des femmes de peine, et qui frottent, brossent, astiquent à genoux, même quand elles sont enceintes, tandis que des hommes gardent pour eux des métiers calmes et idiots comme le déchirage des billets d'omnibus. — Que dire des chargeuses de hauts fourneaux, des ouvrières des usines chimiques où elles s'intoxiquent dans une atmosphère caustique. Progrès cela, conquêtes du féminisme ? Non pas — nécessité, peut-être, barbarie assurément.

Et puis on ne vit pas impunément dans la promiscuité des ateliers, de l'usine où le meilleur est mélangé au pire, et, à l'épuisement physique vient s'ajouter le péril de la dépravation morale. Ce sont des risques professionnels, risques alarmants dont il est douloureux de ne pouvoir préserver tant de créatures nées pour la grâce et la douceur.

Comment s'étonner que toutes ou presque toutes, elles finissent par avoir la terreur de l'enfant. Comment s'étonner qu'elles refusent d'ajouter à tant de fatigues, les fatigues d'un accouchement et d'une maternité. Quelle femme riche qui a su se borner au fils ou à la fille uniques peut accuser d'immoralité une ouvrière qui ne veut pas d'enfant. Et c'est non seulement cette terreur de la maternité, mais cette impossibilité de la maternité qui nous apparaissent comme le plus grand malheur. Car la maternité est la fonction naturelle de la femme, elle est aussi sa fonction la plus noble, et la plus magnifique dans ses joies et dans ses desseins.

Non, non, ce n'est pas cet affranchissement-là que nous avons rêvé, que nous rêvons pour la femme. Si, esclavage au foyer il y a eu, peut-être valait-il mieux encore que cet esclavage au métier, à la machine, à la meule qui vous broie, dans les substances chimiques qui vous empoisonnent.

Mais nous ne voulons plus d'esclavage. Les droits politiques dans notre pensée, c'est la brisure des chaînes au foyer, au travail, dans la cité, dans le pays. Les droits politiques, c'est la journée de huit heures. Cette journée de huit heures que les sentiments d'élémentaire humanité ne suffisent pas à accorder. Les droits politiques, c'est la réglementation des salaires, c'est la possibilité pour la femme de vivre honnêtement de son travail, c'est le droit aux joies familiales, au repos, à l'affection, à l'amour. C'est la lutte contre la tuberculose, contre la syphilis. C'est enfin, mes chères Camarades, la défense de l'enfant, *la garantie de la fille contre la tentation, contre la dégradation, contre la prostitution ; c'est la garantie du fils contre l'alcoolisme, contre la guerre, contre la mort avant qu'il ait seulement vécu.*

C'est la possibilité pour la femme d'être moins malheureuse que les bêtes, car la louve à laquelle on veut prendre son louveteau a le droit de se jeter devant lui, elle a le droit de le défendre, de l'emporter et de le cacher. Nous autres, ce droit-là ne nous est pas reconnu.

Et c'est là que je veux en venir, car tout est contenu dans le droit à la vie. C'est là qu'est l'obsession dominante, l'idée-force, le but suprême : ce sont les fils.

Reconnaissons-le et avouons-le : une épouse se remarie, une amante se console, une fille et une sœur font leur vie sans le père et sans le frère. Seule une mère est frappée sans guérison possible. Seul le désespoir d'une mère se couche avec elle dans son tombeau.

Mes chères Camarades, réfléchissez, instruisez-vous, unissez-vous et j'ose dire venez à nous. Plus que jamais l'heure est propice, car l'effort vers le salut de votre sexe et aussi l'effort vers le salut de l'humanité entière. Il ne faut pas qu'on puisse vous reprocher d'être absentes ou indifférentes. Au moment où l'on va creuser dans un sol nourri de chair humaine, imbibé de sang, les fondations de la Société des Nations, il faut qu'on sache votre idéal républicain, démocratique, international. Miss Christabel Pankurst, parlant au nom des féministes anglaises, a fait connaître leur opinion sur la Ligue des Nations. Le premier acte politique des femmes, a-t-elle déclaré, devra être de défendre les intérêts britanniques et ceux du monde entier en s'opposant par des votes répétés à l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations. Il est possible que tels soient les intérêts britanniques. Nous affirmons que tels ne sont pas les intérêts français — que les intérêts français sont l'union de tous les peuples, l'association de toutes les nations, l'entente de tous les gouvernements devenus réellement sincèrement démocratiques... Eclairant les hommes de leurs lumières, selon le désir du Président Wilson, les femmes les adjurent de ne pas faire de la Paix, une fille-mère, qui accouchera d'une nouvelle guerre dont chacun se gardera bien de reconnaître la Paternité.

Mes chères Camarades, depuis un an la Voix des Femmes *s'efforce d'exprimer ces idées, de répandre cet idéal.* La Voix des Femmes, *depuis le 31 octobre, est entrée dans sa deuxième année. Pour son anniversaire, elle vous fait don de son énergie, de sa volonté de vivre, de son désir d'être vôtre, de toutes les forces de sa pensée et de son cœur. En échange, elle vous demande de l'aider à vivre, de la considérer non pas comme du superflu, comme un dessert qu'on s'achète si on le veut, mais comme le nécessaire, comme le pain hebdomadaire du cerveau féminin. Et le Pain deviendra d'autant meilleur que vous nous fournirez de quoi l'améliorer.*

Louise BODIN.

Le travail de la femme

En Angleterre

Tout récemment, la Fédération française des Travailleurs du Livre, offrait à M. Roberts, Ministre du Travail anglais, une cordiale réception. Celui-ci est un ancien ouvrier typographe.

A cette réception, M. Keufer, secrétaire de la Fédération du Livre posa au Ministre anglais, diverses questions parmi lesquelles figurait : « l'importance du travail de la femme pendant la guerre ».

Voici ce qu'a répondu le Ministre, d'après la *Typographie Française*, qui donne un édifiant compte rendu de cette réception :

« Par son volontariat, la femme a rendu possible l'organisation de l'armée industrielle. Elle a accompli des travaux qu'on ne pouvait supposer que ses forces lui permettraient d'exécuter.

« Mais une question s'est posée : demain, la paix revenue, la main-d'œuvre féminine ne sera-t-elle pas une gêne pour les hommes et aussi une cause de mauvaises conditions de travail? Je ne le pense pas. D'abord, beaucoup de femmes actuellement employées dans l'industrie réintégreront leur foyer — « car il y a des bourgeoises et même des dames de l'aristocratie qui font le travail d'ouvrières par pur pa-

triotisme » —. Puis, on aura besoin de plus de main-d'œuvre qu'avant la guerre et, hélas ! le conflit actuel aura causé bien des vides. Donc, loin d'être des « supplanteuses », les femmes qui désireront demeurer à l'atelier seront de précieuses auxiliaires.

« Quoi qu'il en soit, ajouta le Ministre du Travail anglais, le principe : *à travail égal, salaire égal* sera strictement appliqué. « La femme n'est pas toujours capable de donner en raison de ses forces une production équivalente à celle de l'homme, mais la somme de travail fournie par elle sera rémunérée exactement au même tarif ».

Autres lieux, autres mœurs.

Faut-il ajouter que sur bien d'autres questions intéressantes le Ministre anglais s'est fait un plaisir de répondre aussi clairement qu'à cette question. Or, je vous le dis, avec une particulière connaissance de cause, ici, en France, une censure interdit de parler comme il faudrait des problèmes de demain... O République Française, que voilà bien de tes façons de comprendre la liberté !

Pourtant, on ne peut empêcher que tous les hommes d'avenir soient actuellement anxieux de ce qui peut advenir demain.

La Paix prochaine sera certainement l'introductrice de modifications profondes, de transformations salutaires aussi bien dans la production des œuvres de vie que dans leur application ou leur répartition.

C'est donc être sage et prévoyant que de vouloir mettre en garde toute la nation dont le commerce, l'industrie, l'administration seront fatalement révolutionnés par les heureux événements de la Paix qui vient.

Eh bien ! le croiriez-vous, il paraît que cela n'est pas l'affaire des travailleurs ! On leur conteste le droit de raisonner sur l'avenir le plus prochain. Il leur est interdit de conjecturer sur les formes meilleures d'une organisation actuellement mauvaise de la société.

Seules, des feuilles de conservation bourgeoise ou de réaction sociale ont la liberté pleine et entière de formuler leurs vœux et de préconiser leurs systèmes par la plume des plus cyniques ennemis de la Démocratie. Ce sont eux, croirait-on, qui font les événements, tant il est indéniable qu'ils savent adapter ceux-ci à leur mauvaise humeur !

Ah ! vraiment, c'est d'une tristesse mortelle tout ce que l'on constate d'audace criminelle chez les adversaires avoués de la République et tout ce qu'il y a de lâcheté civique chez de prétendus et prétentieux républicains !

Si c'est réellement la guerre la cause de cet odieux phénomène, alors, vivement la Paix pour qu'on puisse vivre en République comme nos amis les Anglais vivent en Monarchie !

Georges YVETOT.

Acheter vos Livres à la Librairie

DE LA

VOIX DES FEMMES

C'est soutenir le Journal

Mais ils n'aiment pas !

« Mais ils n'aiment pas ! S'ils aimaient, tout serait fécondé, tout pousserait et triompherait sous le soleil ! »

EMILE ZOLA.

Mais ils n'aiment pas ! S'ils aimaient !
S'ils aimaient, s'ils aimaient, pourtant ?
Si les cœurs éclairés jetaient
Leur égoïste vêtement ?
Si les yeux largement s'ouvraient ?
A jamais, pour la fin des temps,
Ce serait l'affranchissement,
La beauté, le bonheur sans feinte
S'ils aimaient, s'ils aimaient, pourtant ?
S'ils aimaient, ce serait si simple !

S'ils aimaient, s'ils aimaient ? Songe vertigineux,
Désir passionné de ceux
Qu'on appelle bavards, détraqués, utopistes,
Et pourquoi ? N'est-ce pas indiciblement triste
Que l'on traite de fous ceux qui veulent l'amour ?
Les fronts sont-ils si durs, les cœurs sont-ils si gourds
Qu'ils ne puissent jamais s'imbiber de lumière ?
Pourquoi ne pas soigner la haine et la colère
Comme les autres maux ? Et pourquoi, aux enfants,
N'apprend-on pas l'amour, avant toute leçon ?
Et pourquoi donc ne s'aimeraient-ils pas, les hommes ?
Pourquoi devant le ciel, la fleur, le sol, le chaume,
Chacun ne sent-il pas en lui se déclarer
Le besoin éperdu de la fraternité ?
Pourquoi est-on surpris comme d'un phénomène
D'entendre une parole émouvante et sereine ?
Pourquoi est-on hargneux et casqué jusqu'aux dents ?
Pourquoi tant de calculs, de cruautés, de noises ?
Pourquoi — au lieu que le malveillant s'apprivoise,
Le bon est-il tenu de devenir méchant ?
Pourquoi, lorsque, timidement,
On évoque l'amour se levant sur le monde,
Faut-il qu'acerbement, les autres vous répondent
« Le règne de l'amour ? Impossibilité !
Tel que le monde est fait, il convient de le prendre ;
Il faut savoir haïr et se défendre,
Et surtout se garder des rêves insensés. »

Et pourtant, s'ils aimaient ? Si ce jour arrivait
Où toutes cruautés fondraient, comme emportées
Dans le fleuve puissant d'une chaleur sacrée ?
Où soudain, libérés du fardeau de haïr,
Les cœurs s'élanceraient, nouveaux, vers l'avenir ?
Tout est frais, tout est clair pour ceux de nous qui s'aiment,
L'univers leur paraît un éclatant poème ;
Pourquoi ne pas aimer, ne pas être qu'amour ?
« Mais c'est si compliqué — nous répond-on toujours —
On ne vit pas en évangiles.

Les terres s'opposent aux villes,
Les rois aux nations, l'ouvrier au marchand ;
Il y a la question d'argent,
La navigation, les trafics, l'industrie,
La société, enfin ! Voyons, c'est l'anarchie
Que vous prêchez en réclamant l'amour ! »

Evidemment. C'est compliqué, nombreux et lourd,
Tout cela, Et c'est tellement inextricable,
Si difficile à traiter sur des tables,
Que l'on a résolu ce problème écrasant
Par un grand massacre d'enfants,
Comme jadis, les augures complices
Pour chercher le destin, éventraient des génisses.

Elle me fait horreur, votre solution !
Je préfère mes visions,
Mes rêves puérils, mes folles espérances,
Je crois qu'on peut façonner l'existence
Avec d'autres moyens que le fer et le sang,
Les injures et les contraintes.

S'ils aimaient... S'ils aimaient, pourtant ?
S'ils aimaient... Ce serait si simple !

Henriette SAURET.

Pour l'Amnistie !

Les idées démocratiques sont en marche. Les événements se précipitent dans tout le monde. Il est prouvé que les socialistes avaient raison de penser que les guerres amèneraient toujours à leur suite, comme une conséquence fatale inéluctable, la Révolution. Les trônes croulent en Europe. De plus en plus les peuples prennent la parole. Nous devons nous en réjouir. Le règne de la justice va-t-il enfin succéder à celui de la brutalité, de l'impérialisme, du militarisme ? Nous l'espérons ! Une aube merveilleusement prometteuse se lève. Les chaînes qui retenaient le peuple à la glève vont être rompues !

En France, comme ailleurs, le mouvement gagne les masses populaires. Leur spoliation ne sera plus facile maintenant. Elles savent quels sont les droits auxquels elles peuvent prétendre. Elles ne se laisseront plus gruger. Elles ont voix au chapitre dans le problème de la paix. Si elles n'ont rien pu dire au début de la guerre, elles font entendre maintenant leur protestation.

Un manifeste émanant des grandes organisations populaires : Confédération Générale du Travail, Parti Socialiste (S. F. I. O.), Ligue des droits de l'Homme, Coalition Républicaine, a été apposé sur les murs de la capitale et des grandes villes de France. Ce manifeste fait connaître aux gouvernants la volonté des parias, de ceux qui, jusqu'à présent, n'étaient considérés que comme une quantité négligeable. Il appuie de toute la force d'une immense sincérité de pensée, les décisions du Président Wilson, et cet hommage ira droit au cœur du chef d'Etat Américain, car il nous a habitués, en vrai démocrate qu'il est, à compter avec le peuple.

Les organisations ouvrières ont montré qu'elles ne manquaient pas de bon sens, qu'elles avaient un but nettement défini, qu'elles ne rêvaient que du bonheur de l'Humanité. En Autriche, sous la poussée populaire, l'Empereur fut obligé de céder, d'arrêter la tuerie.

Une grande confiance doit être faite aux militants de la démocratie. L'Allemagne Impérialiste vient de libérer **Liebknecht**.

Nous demandons avec le syndicat des Instituteurs du Maine-et-Loire, toujours à l'avant-garde pour les pensées généreuses et opportunes, que la France républicaine fasse sortir de prison tous nos camarades frappés par ce délit, qu'on a inventé pour les besoins de la cause : le défaitisme, et qui n'est en réalité que le pacifisme.

Qui pourrait, maintenant que les événements tournent bien, leur faire un crime d'être et d'avoir toujours été des pacifistes ?

Que le Gouvernement de la France Républicaine s'honore en ne refusant pas de faire ce que le gouvernement impérialiste allemand a été contraint d'accomplir. Une amnistie pour tous les délits politiques s'impose.

Qu'on libère Marie et François Mayoux coupables d'avoir édité à leur frais une brochure intitulée *les Instituteurs Syndicalistes et la guerre* et qui ne répondait pas à l'orthodoxie militaire et guerrière du jour.

Qu'on libère également Coutent, Ruff, Lepetit, militants coupables d'avoir conservé une trop grande sincérité dans une époque où l'hypocrisie régnait en maîtresse.

Qu'un non lieu soit accordé en faveur de Péricat, Flageollet, Fernand Desprez, Henri Guilbeaux, Madeleine Vernet, etc...

Que nos chères amies Hélène Brion et Lucie Colliard puissent bénéficier d'une amnistie pour leur « crime » de fémisme et de pacifisme !

Ces mesures ont été imposées dans les autres pays par l'action des masses.

Qu'en France elles soient prises spontanément par le gouvernement. Ce sera tout à son honneur.

Le vieux libertaire Clemenceau se souvient-il encore de son passé ? Espérons-le !

Les organisations ouvrières constituent une force immense sur lesquelles les gouvernements doivent s'appuyer, avec qui ils doivent composer.

Proudhon dans un livre peu répandu : « La Révolution sociale démontrée par le Coup d'Etat du 2 décembre » dit à propos des partis :

« Rien dans l'économie actuelle de la société, la nécessités des partis : impossible.

Gouverner sans eux ou contre eux : impossible.

Leur imposer silence par des moyens de police ou leur donner le change par la guerre et les aventures : impossible. ».

Ce que Proudhon écrivait en 1857 est encore vrai à l'heure actuelle.

Le parti socialiste est le seul parti véritablement organisé. Il serait dangereux de continuer à vouloir « lui imposer silence par des moyens de police ».

La C. G. T. est une force vivante et sans cesse grandissante. Qu'on libère leurs militants ! hommes et femmes !

Fernand MORELLE.

On doit lire

TOUS LES JOURS

LE JOURNAL DU PEUPLE

TOUTES LES SEMAINES

LES HOMMES DU JOUR

" Le Frangin "

La mort fauche en tous sens, ma tête s'égare de trop longue épouvante et je ne sens plus sur mon cœur à vif que les sanglots brûlants de mon amitié mutilée.

Cet ami qui me fut révélé dans la tourmente d'août 14, ce M..... dont j'ai dit ici le désir égal du mien de voir les haines moins fortes, les souffrances moins grandes, les agonies moins seules avait un frère plus jeune qui fut, dès le premier hiver de guerre, versé au même régiment que nous.

Un soir, en décembre, je trouvai sur la paille d'une grange, l'escouade réunie au grand complet plus un nouveau, autour d'une bougie allumée et de bidons garnis ; on fêtait l'arrivée du « frangin » de M.....

C'était un beau garçon taillé en jeune Hercule avec une tête blonde et amusée d'enfant ; tout de suite nous fûmes conquis et bien qu'il ne fut pas affecté à notre compagnie, l'escouade entière l'adopta : tant de force calme et tant de franche joie émanaient de ce grand gars rieur ! Dès lors, il partagea tout avec nous ; la pitance et le gîte au repos et les douceurs de nos colis, que nous lui faisions passer par les cuistots lorsqu'il était en ligne.

Il fut tout de suite aimé et respecté de tous car il n'usait guère de sa force que pour rendre service et il le faisait sans appuyer, comme pour s'amuser. Il prenait des mains maladroites ou débiles, le pic, la pelle ou la lourde hache et abattait la besogne pénible comme s'il eût été question d'un jeu, avec un bon rire, car il riait toujours.

Il riait même lorsque son frère, le front soudain rembruni, lui tendait pour la lire, la lettre paternelle.

« Le père » était à vrai dire le meilleur homme du monde ; mais il avait la fâcheuse manie d'écrire à ses enfants en sortant de lire son journal et les lettres s'en ressentaient ; à part les nouvelles du pays, ce n'était qu'invectives véhémentes, qu'exhortations ronflantes à la vengeance et à la haine ; et qu'incompréhension de la Passion des hommes. On y trouvait les plus beaux échantillons de cette grêle verbale qui tombe si drue sur le pauvre monde avec les tonnerres de la guerre.

Cela faisait bien rire « le frangin » mais son aîné, d'un tempérament plus tourmenté, en gardait pour un temps un sentiment gênant et amer. — « Il ne lit donc pas ce que je lui écris des misères que nous voyons et de nos souffrances » s'exclamait-il à chaque lettre, mais il était trop respectueux pour lui en faire jamais reproche, car il avait pour son père l'admiration la plus affectueuse qu'il m'ait été donné de rencontrer.

Un matin (comment pourrais-je jamais l'oublier) nous venions d'arriver au repos dans un coin de forêt intact et quasi printanier lorsqu'on téléphona du poste de secours d'envoyer le brancardier M... voir son frère blessé...

Je guettai anxieusement son retour et le vis déboucher enfin d'un sentier la figure rayonnante; de loin il me cria : « Il n'est pas blessé gravement, un éclat de grenade à la cuisse et une éraflure à la tête ; je l'ai trouvé dans un couloir sur un brancard, la tête toute bandée et pleine de sang. Alors comme je pleurais, il a ouvert les yeux et s'est dressé tout debout en me criant : tu seras donc toujours le même et puis il a ri. La déflagration l'a rendu sourd et nous avons dû nous servir d'un crayon pour nous comprendre et puis, son tour de partir est venu et je l'ai vu embarquer dans l'auto. Maintenant je suis rassuré et content, bien content, car il en a pour jusqu'à la fin. » Il souriait, les yeux embués... et je partageais sa confiante joie...

Les jours passèrent, les nouvelles étaient rassurantes ; puis le blessé écrivait qu'à nouveau il souffrait, et, quelque temps après (que ça n'allait pas mieux et qu'on devrait probablement couper sa jambe blessée) ; et ce fut la lettre écrite sous sa dictée par une infirmière annonçant l'opération. (Ça va aller maintenant, je souffre moins mais je suis faible). Pauvre « frangin » jamais les nouvelles ne redevinrent bonnes. C'était des alternatives de mieux et de rechutes; jamais le bon espoir bien ferme de la guérison.

Cependant le temps passait, nous étions en août et on nous changea de secteur. Par un heureux hasard, nous fûmes passer et cantonner à quelques kilomètres du village de M..... Toute la famille prévenue accourut en guimbarde : les sœurs, la brave maman (comme ses fils lui ressemblaient !) et le papa tel que je me l'étais imaginé d'après ses lettres : une merveilleuse pâte d'homme tant qu'il ne parlait pas politique ou guerre — on évita d'ailleurs d'en parler, on était si heureux de se retrouver presque chez soi après un an d'absence et de quelle absence ! — Le fameux vin du pays coulait à flots et nous étions journellement conviés à des festins de retour d'enfant prodigue.

Au cours d'une de ces agapes, j'entendis au dehors, appeler le père de M.... j'étais à l'écart, près d'une fenêtre ; m'étant penché je vis dans les mains d'un homme une dépêche ; aussitôt je compris... « le frangin ». Je fis signe à l'homme de se taire, de ne pas déranger ces douces retrouvailles, puis j'appelai à l'écart le papa. Il lut.....

C'était cela... la mort de son Georges !

Oh ! quel pauvre bonhomme j'eus alors devant moi ; de grosses larmes silencieuses roulaient au long de ses joues soudain pâlies. Je lui pris les mains... elles tremblaient. La gorge serrée d'une émotion indicible je ne pouvais rien dire, je ne pouvais non plus pleurer. Enfin il parla... d'abord ce fut comme une plainte balbutiée... « — Mon Georges !.. mon pauvre petit », puis se ressaisissant, d'une voix tout enrouée « — Il faut que je parte de suite... vous, monsieur, vous allez rentrer, vous leur expliquerez mon départ comme vous pourrez, il ne faut pas qu'ils sachent... qu'ils sachent maintenant... mon petit !... »

Quel pauvre bonhomme de père c'était alors !

M'ayant serré la main il partit et je rentrai reprendre ma place à table en expliquant son départ de façon plausible. J'avais auparavant bu un verre d'alcool pour me donner des couleurs. On me cru et les heures suivantes s'écoulèrent sans que leur joie fut amoindrie.

Bientôt après nous repartions et je préparai alors M... à la mort de Georges. — Il sut.

Les jours suivants il fut affreusement silencieux. Je respectai sa douleur muette et ma pensée avec la sienne voletait plaintive et mutilée autour de cette tombe lointaine où gisait la joie de nos cœurs, ce qui avait été l'affectueux « frangin ». Ce fut ainsi jusqu'au moment où M... reçut une lettre de son père ; la lettre qui contait d'abord sans phrases les derniers instants de notre « frangin ». Il nous la lut de cette étrange voix qu'ont les hommes aux heures d'écrasement ; une voix mate, sans timbre, angoissante. Il la lut ainsi jusqu'à la dernière ligne, mais quand il releva la tête toute la détresse humaine avec la plus affreuse colère était dans son regard.

« Le père » n'avait pu s'empêcher de faire le discours coutumier et sa lettre se terminait ainsi :« Que veux-tu ! il faut bien casser des œufs pour faire l'omelette... »

— « Alors c'est tout ce qu'il a à me dire, c'est tout ce que l'effroyable agonie de Georges lui dicte. Que je sois cassé, moi, son deuxième œuf comme il dit, et ce sera bien, ce sera tant mieux et l'omelette sera meilleure... quelle omelette ? Ainsi il va jouer au héros avec le sang de ses enfants. C'est un fou ou c'est un sauvage. Eh bien tu vas me jurer, me dit-il, si je suis tué et que tu restes, de lui anoncer comme cela ma mort : « Monsieur, le deuxième œuf est cassé je vous souhaite bon appétit... Tu vas me le jurer ou plutôt non, tu lui écriras, car je ne veux pas le faire maintenant, je ne sais ce que je pourrais lui dire. Tu lui écriras que les parents n'ont aucun droit, aucun, sur leurs enfants quand ceux-ci ont notre âge ; mais qu'ils ont toute leur vie le devoir, l'unique devoir de les protéger, de les conserver ; qu'en aucun cas ils ne peuvent les sacrifier. Que c'est à cela que tout leur sacrifice doit s'appliquer et tout leur héroïsme et tout ce qu'il voudra... tu lui diras que ce sont mes dernières pensées avant de mourir, que j'ai bien songé à lui mais... que... je ne lui en veux pas. Ce n'est pas de sa faute ».

Il s'affala alors la tête dans les mains et nous restâmes tous la tête basse, l'âme dans le vague, effrayés de cette colère à laquelle nous ne pouvions rien opposer. Blessés au plus profond de nous autant que l'était M... et révoltés, oh combien révoltés, contre ceux dont le métier est d'étouffer les instincts les plus nobles de l'homme, et qui dévoyent ainsi ses sentiments les plus naturels.

— Quelques jours après, j'étais évacué et M... fut tué l'année suivante sans que nous nous soyons revus. J'ignore s'il chargea un autre du terrible, mais juste message, et j'ai écrit ces lignes non dans l'espoir qu'elles tombent un jour sous les yeux de son père (pour lui il est trop tard maintenant), mais avec le sentiment qu'elles serviront à à dessiller d'autres yeux, à ranimer d'autres consciences.

Lucien JACQUES.

Demandez à notre Librairie :

LOUISE BODIN. — Les Petites Provinciales		3 50
LOUISE BODIN. — En Bretagne		1 50
CHARLES RAPOPPORT. — Jean Jaurès		5 »
HENRIETTE SAURET. — Les forces détournées		5 »
PAUL BRULAT. — La Faiseuse de Gloire		4 »
LONGIN. — Les Hontes de la Guerre		3 50
SIXTE QUENIN. — Le cléricalisme et la Guerre		1 »
JEAN DE SAINT-PRIX. — Le Pensionnat		2 50
G. MOCH. — La représentation vraiment proportionnelle	1 vol.	1 »
La réforme militaire. Vive la milice !	1 brochure	0 30
E. MILHAUD. — La science économique	1 broch.	0 60
G. LANSON. — L'enseignement de la politique,	1 broch.	0 40
C. LEGER. — L'éducation laïque (préface de Ferdinand Buisson)	1 volume	1 50
H. CH. LEA. — Le Taxil, Diana Vaughan et l'Eglise romaine	1 brochure	0 50
Esquisse d'une histoire de la Main-morte	1 broch.	0 50
A. MEYRAC. — La lutte contre le cléricalisme	1 vol.	3 50
Les Secrets des Jésuites (traduction française)	1 broch.	0 20
UN TEMOIN. — Les missions en Indo-Chine (préface de M. F. Buisson)	1 brochure	0 50
G. TERY. — Les cordicoles	1 vol.	4 55
A. BERTRAND. — Réflexions sur l'Inquisition au Moyen âge suivi d'extraits de l'Histoire de l'Inquisition,	1 br.	0 50
A. BRIAND. — La Séparation des Eglises et de l'Etat,	1 v.	3 50
C. BOUGLE. — Pour la démocratie française (préface de Gabriel Scailles)	1 volume	1 »
Syndicalisme et Démocratie	1 volume	2 »
LEON BOURGEOIS. — L'éducation et la démocratie française	1 volume	4 55
Pour la Société des nations	1 volume	4 55

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD. — Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris